

Devenir l'homme noir

Repenser les expériences trans masculines au prisme de la question raciale

Joao Gabriel



Artiste : Kenojuak Ashevak

Article extrait du recueil *Matérialismes Trans*, dir. Pauline Cloche et Noémie Grunenwald, Hystériques & AssociéEs, 2021.

À rebours des analyses qui abordent les questions trans sous un angle purement identitaire, détaché des structures sociales, et dont les perspectives politiques collectives se perdent au profit d'une focalisation sur les ressentis individuels, une réflexion collective sur les « matérialismes trans » est vraiment bienvenue. J'analyserai cette question comme une des dimensions des rapports sociaux de sexe¹. Depuis cette perspective, être trans ne s'analyse pas à partir des identités revendiquées (ou de leur absence), mais à partir de l'expérience sociale qu'on nomme « transition » (ou des barrières entravant le fait de l'entreprendre), que celle-ci soit physique et/ou administrative, et qu'importe le type de changements qu'elle inclue. Il ne s'agit donc pas pour moi de dire qu'il existe des transitions « complètes » ou « incomplètes » en fonction du nombre de changements physiques et/ou administratifs entrepris. Par ailleurs, je mentionne bien que la transition se caractérise autant par sa réalisation que par son empêchement. Ainsi, loin d'exclure du sujet politique trans les personnes qui n'ont pas transitionné physiquement alors qu'elles le voudraient, il s'agit de changer la perspective depuis laquelle ce sujet politique se construit : encore une fois, pas à partir d'une revendication identitaire, mais d'une expérience qui se manifeste soit par les discriminations si les changements adviennent, ou par la contrainte au refoulement quand les personnes sont empêchées de transitionner.

Ce déplacement n'est pas anecdotique : il permet de penser autrement ce qu'on appelle les « luttes trans ». Si la revendication identitaire comme trans est le cœur de ce qui fait le sujet politique trans, c'est la *reconnaissance* de cette identité dans les interactions

1. Cette réflexion sur ces questions, dans laquelle j'aborde aussi la condition des hommes trans non blancs fait suite à un article que j'ai écrit en 2015 et publié dans Sandeep Bakshi, Suhraiya Jivraj, Silvia Posocco, *Decolonizing Sexualities : Transnational Perspectives, Critical Interventions*, Counterpress, 2016. Par ailleurs, une version ultérieure de ce texte, plus approfondie et surtout pensée dans une perspective plus afrocentrée (autant dans le lectorat visé que dans les perspectives politiques qui y seront développées) sera publiée dans l'ouvrage *Afrotrans*, paru en 2021 aux éditions Cases Rebelles.

qui a tendance à devenir l'objectif central (insistance sur le respect des pronoms, explications sur le fait qu'il existe plein de façon d'être trans, etc.). Alors que si c'est la transition et son empêchement qui définissent le sujet politique trans, l'attention se porte désormais sur toutes les dimensions structurelles (médicales, économiques, administratives) de ce parcours réalisé ou empêché. Quoiqu'il en soit, de ce point de vue, les trans ne sont donc pas un agrégat d'individus particuliers qui se choisissent comme tels, mais un groupe social produit par l'expérience de la transphobie structurelle, qu'importe que les personnes incluses dans ce groupe, du fait de ladite expérience transphobe, se revendiquent ou non comme trans. La transphobie recouvre l'ensemble des dispositifs légaux et médicaux contraignants, une marginalisation économique en plus d'une stigmatisation répandue dans la société, passant notamment par des représentations dégradantes dans les médias et les productions culturelles².

La présente réflexion s'appuiera sur des sujets sociaux assignés femmes à la naissance et qui ont opéré une transition physique vers le sexe social homme, quel que soit leur statut administratif, c'est-à-dire avec ou sans changement d'état civil. L'essentiel est de comprendre qu'il s'agit de personnes qui sont aujourd'hui *perçues comme hommes* dans leurs interactions du quotidien. Autre point particulièrement important : il s'agit de personnes racialisées comme noires, qui vivent dans les pays occidentaux. Des hommes trans noirs, donc. Et en particulier, des hommes trans noirs qui sont avant tout identifiés comme hommes noirs, les changements physiques rendant invisible leur condition trans dans de nombreuses interactions. Mon propos ne se fondera pas sur une étude de type sociologique : il s'agit en revanche d'un propos politique et d'une invitation à repenser certains présupposés sur les parcours trans

2. Arnaud Alessandrin, Karine Espineira, *Sociologie de la transphobie*, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 2015.

qui ont tendance à être universalisés, alors qu'ils s'appuient souvent implicitement sur des personnes blanches.

Le documentaire *Still Black : A Portrait of Black Transmen* de Kortney Ryan Ziegler, réalisé en 2007, présente les parcours de six hommes trans afroaméricains. Ils racontent, chacun à leur façon, ce que représente pour eux d'avoir grandi en tant que filles/femmes noires et maintenant de vivre leur vie en tant qu'hommes noirs. Au-delà des parcours individuels révélés par ces témoignages, ce qui frappe dès le titre – « *Still Black* » – c'est l'idée que si des noirs peuvent effectivement changer de sexe en entreprenant une transition, ils demeurent noirs qu'importe les formes que prendra ce changement. Ce point d'une évidence somme toute banale offre pourtant l'occasion de prendre au sérieux le caractère central de la question raciale dans les mécanismes sociaux, pour peu que l'on se penche réellement sur ce qu'il implique, au-delà de son apparente simplicité. En effet, pour les sujets sociaux blancs, les transitions de sexe peuvent être présentées sous l'angle pertinent du *transfuge*, indépendamment de l'emploi explicite du terme et de renvois aux travaux qui l'ont mobilisés³. C'est-à-dire le fait de connaître une ascension sociale (en passant de femme à homme) ou un déclassement (en passant d'homme à femme). Cela est vrai en grande partie et se vérifie en termes de données statistiques, quand on regarde les études sociologiques sur les trans aux États-Unis, au Canada ou en France, même si ça reste beaucoup plus difficile dans ce pays pour l'instant.

Bien sûr, les trans sont toutes et tous discriminé.e.s du fait de la condition trans, avec des modalités variables selon qu'ils sont hommes ou femmes, mais les récits des transitions au masculin, malgré les discriminations transphobes, montrent que lorsqu'un trans masculin possède son changement d'état civil, il bénéficie

3. Emmanuel Beaubatie, *Transfuges de sexe. Genre, santé et sexualité dans les parcours d'hommes et de femmes trans en France*, thèse effectuée à l'IRIS sous la direction de Michel Bozon, soutenue le 17 mai 2017, <http://iris.ehess.fr/index.php?3600>.

d'une forme de *passing* qui lui permet de bénéficier relativement de «privilèges masculins». Il ne s'agit donc pas pour moi de contester cette grille d'analyse du transfuge, mais plutôt de prêter attention à sa non-universalité. Par exemple, lorsque l'on fait état de bénéfices apportés par la masculinité, de qui parle-t-on exactement ? La question posée ici ne comporte guère de suspens pour les mouvements antiracistes qui depuis longtemps déjà ont pour objet important – si ce n'est primordial – l'oppression spécifique des masculinités non blanches⁴. Ainsi, là où dans une réflexion afrocentrée la prise en compte de cette dernière est un préalable à l'analyse, en contexte féministe, queer et trans, elle devient un fait à démontrer. En effet, dans ces milieux, les masculinités sont essentiellement appréhendées dans leur fonction oppressive à l'égard des femmes, ce qui rend parfois inintelligibles les discours sur la subordination de certaines masculinités, malgré quelques exceptions notables comme la chercheuse australienne Raewyn Connell qui propose une analyse particulièrement fine des masculinités, de celle en position d'hégémonie à celles subalternes⁵.

En occident, les études sur le racisme montent quant à elles que la condition des hommes et des femmes noir.e.s est très proche, les hommes noirs pouvant d'ailleurs faire l'objet d'un traitement plus sévère que les femmes noires dans les processus discriminants. C'est le cas de façon écrasante dans le rapport à la police, ou de façon moindre mais toujours notable dans l'accès à l'emploi. Pour y réfléchir, on peut avoir comme support les parties sur les discriminations racistes dans le livre *Sociologie des classes populaires contemporaines*⁶, ou enfin l'enquête du CNRS « Police et minorités

4. Un exemple récent de l'approche des masculinités dans les mouvements antiracistes, et ce des deux côtés de l'Atlantique, est donné par la séance de l'École décoloniale du 3 mars 2020 à Paris, avec Tommy J. Curry et Norman Ajari.

5. Raewyn Connell, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Amsterdam, 2014.

6. Yasmine Siblot, Marie Cartier, Isabelle Coutant, Olivier Masclet, Nicolas Renahy, *Sociologie des classes populaires contemporaines*, Armand Colin, 2015.

visibles⁷ ».

Ce point est crucial car il remet d'emblée en question l'évidence supposée d'une mobilité ascendante lorsque l'on transitionne de femme à homme, pour des sujets sociaux noirs. Certaines situations sont même pires, du fait d'être un homme noir. Et j'insiste bien en disant «homme noir» et pas homme noir trans, car beaucoup de situations auxquelles le trans noir sera confronté ne sont pas liées à sa condition trans mais à sa condition d'homme noir. Par exemple, l'exposition aux contrôles au faciès de la police récurrents dans les grandes aires urbaines françaises est liée à la perception raciste de la masculinité noire dans l'espace public, jugée menaçante, devant être contrôlée, domestiquée, criminalisée⁸. Lorsque le policier contrôle des hommes noirs, ils sont tous présumés cisgenres. C'est ce qu'explique Sofiane-Akim, homme trans noir interrogé par le collectif Cases rebelles, dans l'épisode 13 de la série de portraits sur les masculinités noires intitulées « Masculinités noires X fragments » :

Je sais aussi que quand je sors dans la rue, en tant que personne trans, les gens voient un homme noir, c'est tout. Les gens ne savent pas que je suis trans. Et s'il y a un contrôle de police par exemple, et on sait ce qui se passe, ils sont ultraviolents, contrôle au faciès, bah c'est pour l'homme noir⁹.

Même si je ne le mentionne pas ici, c'est le cas aussi des masculinités arabes, et dans l'histoire contemporaine française, de nombreux crimes racistes, de policiers comme de citoyens français blancs, ont visé des hommes arabes, comme le relate le livre intitulé

7. Fabien Jobard, René Lévy, « Les contrôles au faciès à Paris », *Plein droit*, 2009/3 (n° 82), p. 11-14.

8. Léonora Miano (dir.), *Marianne et le garçon noir*, Pauvert, 2017.

9. Sofiane-Akim, « Masculinités noires X fragments », *Cases Rebelles*, saison 1, épisode 3, interview réalisée le 2 octobre 2017. URL : www.cases-rebelles.org/masculinites-noires-x-fragments-s1e3-sofiane-akim/.

*Arabicides. Une chronique française 1970-1991*¹⁰ ou encore la thèse de Rachida Brahim sur les crimes racistes dans ce pays¹¹.

Ainsi, loin d'être un transfuge, la condition de l'homme noir trans est celle d'un réaménagement de la violence raciste qu'il subit déjà en tant que noir. D'une certaine façon, le genre fonctionne comme une modalité par laquelle le racisme est expérimenté, pour reprendre ici une expression de Stuart Hall quand il pense l'articulation entre classe et race¹². Le racisme est une expérience éminemment genrée et il faut prendre garde à ne pas utiliser le terme « genre » uniquement pour parler de la condition des sujets sociaux « femmes ». Le genre, pensé comme un rapport social, permet de penser la condition des hommes en tant qu'ils exercent une domination sur les femmes, mais aussi en tant qu'ils peuvent subir des violences étatiques et économiques spécifiques, qui ne les visent pas seulement parce qu'ils sont noirs et de classe populaire, mais parce qu'ils sont des hommes noirs de classe populaire. L'incarcération de masse qui touche en particulier les États-Unis, mais devient un phénomène croissant en France, est très largement masculine et non blanche. Ces deux niveaux d'interprétation du genre – rapports entre hommes et femmes / modes de gestion étatique des femmes d'un côté et des hommes de l'autre – doivent être pensés ensemble pour éviter les biais androcentrés des questions de race et de classe, et surtout, dans le contexte qui nous occupe, les biais racistes des questions de genre qui excluent les hommes non blancs de la catégorie des opprimés en tant qu'ils sont des hommes ; hommes d'un genre particulier, façonnés par l'expérience raciale.

10. Fausto Giudice, *Arabicides. Une chronique française 1970-1991*, Paris, La Découverte, 1992.

11. Rachida Brahim, *La race tue deux fois. Particularisation et universalisation des groupes ethniquement minorisés dans la France contemporaine, 1970-2003*, sous la direction de Laurent Mucchielli, soutenue le 13 juin 2017.

12. Stuart Hall, *Identités et cultures 2. Politiques des différences*, Paris, Amsterdam, 2013, trad. A. Blanchard et F. Vörös, édition établie par Maxime Cervulle. Un extrait de ce livre est disponible sur le site de la revue *Contretemps*, URL : www.contretemps.eu/a-lire-stuart-hall-race-articulation-et-societes-structurees-a-dominanteextrait/.

Pas de situation de transfuge donc, mais comme je le signalais, pour l'homme trans noir, un réaménagement de la violence dans un contexte où le capitalisme est racialisé. Voilà pourquoi il faut en urgence en finir avec les discussions sur le *passing* comme privilège sans tenir compte de la réalité du racisme. Au harcèlement sexiste et racial qu'une femme noire subit dans l'espace public se substitue pour l'homme noir trans, après ses changements physiques, le harcèlement policier raciste. Il en va de même pour la question administrative : en quoi changer d'état civil apporte-t-il un privilège aux hommes trans noirs, dans la mesure où il s'agit simplement pour eux d'être perçus comme des hommes noirs cisgenres, soit la catégorie sociale qui, avec les hommes arabes, est la plus discriminée à l'emploi en France ¹³ ? Aux métiers du bas salariat auxquels sont assignées les femmes noires (nettoyage, hôtellerie, etc.), se substituent pour le trans noir les métiers du bas salariat auxquels sont assignés les hommes noirs (bâtiment, hôtellerie, etc.)

Pour ce qui est des personnes noires donc, vis-à-vis des institutions et du marché du travail dans les sociétés occidentales, il ne s'agit pas d'une situation de transfuge, au sens d'une ascension sociale relative quand on transitionne vers le masculin, et d'un déclassement quand on transitionne vers le féminin. Mon hypothèse est que les hommes trans noirs deviennent des hommes noirs (presque) comme les autres, c'est-à-dire qu'ils sont exposés aux oppressions étatiques et économiques visant les hommes noirs, indépendamment du fait qu'ils sont trans. Cette dimension n'intervient que comme facteur aggravant dans les contextes où elle sera révélée ou découverte. Alors que pour les femmes trans noires, il s'agirait selon moi de devenir une catégorie sociale exposée à encore plus de vulnérabilité, de violences et de précarité, qui n'est semblable ni à celles des femmes et hommes noirs cisgenres, ni à celles des hommes trans noirs. Les femmes trans noires et non blanches sont d'ailleurs le seg-

13. Siblot et *al.*, *op. cit.*

ment de la population trans le plus exposé aux crimes transphobes, et ces crimes sont le bout d'une chaîne qui commence par des processus d'exclusion spécifiques aux femmes trans, en particulier non blanches, qui ont cours aussi dans les milieux militants.

Par conséquent, selon l'hypothèse que j'espère éprouver dans les mois et années qui suivent, il n'y a pas d'ascension pour les hommes trans noirs parce que désormais « hommes », et ce qui peut être appelé déclassement dans le cas des femmes trans noires ne peut être compris de la même façon que pour les femmes trans blanches. Là où la perspective d'un déclassement pour les femmes trans blanches peut être pertinente, pour les femmes trans noires c'est moins un déclassement qu'un enfoncement, une aggravation de la condition noire. On pourrait me rétorquer qu'il s'agit bien là de la même chose, mais je tiens à cette nuance pour rappeler que transitionner en quittant la position d'être assignée homme blanc ou d'être assignée homme noir n'est pas du tout partir du même point. De plus, être racialisé comme noir, c'est déjà être considéré comme déviant sur le plan du genre dans un contexte eurocentrique. Les processus coloniaux de racialisation possédaient des dimensions sexuelles et genrées¹⁴. Les colons européens ont décrit les colonisés africains comme étant « anormaux » dans ces domaines. Alors que les Africains sont perçus comme polygames « donc » arriérés, exciseurs donc plus sexistes, les Afrocaribéens sont quant à eux présentés comme des êtres principalement tournés vers la satisfaction de plaisirs en tous genres : alcool, sexe, plage, telle est la trilogie doudouïste qui colle à la peau de ceux que l'on désigne en France comme « antillais ». Dans les deux cas, les familles afros sont présentées comme dysfonctionnelles. Trop patriarcales avec des pères dictateurs et des femmes soumises quand elles sont africaines, trop matriarcales avec des pères absents et des mères domi-

14. Greg Thomas, *The Sexual Demon of Colonial Power : Pan-African Embodiement and Erotic Scheme of Power*, Indiana University Press, 2007 ; Ann Laura Stoler, *La Chair de l'empire. Savoirs intimes et pouvoirs raciaux en régime colonial*, Paris, La Découverte, 2013.

natrices quand elles sont afrocaribéennes. Ces différents jugements de valeurs, se traduisant ensuite en politiques d'exclusion, ne sont que des facettes différentes de la même négrophobie coloniale.

Je crois donc qu'en tant que noirs, transitionner est à tous les coups une aggravation de la condition noire, déjà marquée par une marginalisation économique et symbolique. Dans les deux cas, la condition noire est l'élément déterminant. C'est elle qui fixe *avant la transition* : l'exclusion de l'emploi, la relégation dans les quartiers populaires, l'exclusion symbolique de la nation, le contrôle et la stigmatisation des corps, etc. Les populations noires n'ont pas non plus besoin d'être trans pour être considérées comme déviantes en termes de genre et sexualité. Elles n'ont pas non plus besoin de la transphobie pour être plus exposées et vulnérables au VIH et IST, alors même que leur accès à la prévention et aux soins est entravé par le racisme. Contrairement aux trans blancs, les trans noirs ne découvrent pas toutes ces marginalisations et exclusions en transitionnant : tout cela, ils et elles l'ont déjà en partage avec les noirs de façon générale. Nulle volonté de ma part de nier la transphobie vécue par les trans blancs, mais simplement celle d'affirmer que ce que la transphobie fait subir aux blancs, les noirs le subissent à cause du racisme, sans avoir besoin d'être trans.

En quelque sorte, le cœur de la présente réflexion est d'affirmer que les hommes trans noirs sont *surtout noirs*, que leur parcours de transition éclaire peut-être plus sur la condition noire et les dynamiques raciales du capitalisme qu'il n'éclaire sur la « question trans ». En effet, cette dernière s'est construite en occident à travers l'eurocentrisme, voilà pourquoi les grilles d'analyse généralement mobilisées (celle du « transfuge » de sexe, sur le modèle du transfuge de classe) ou les étapes (telles que le changement d'état civil) et enfin le rapport au corps (avec ou sans *passing*) ne sont pas des catégories pertinentes pour comprendre les parcours trans noirs. Tant sur le plan physique qu'administratif, il existe une hy-

pervisibilité négative liée au fait d'être noir, et en particulier, pour le sujet qui nous préoccupe ici, un homme noir. L'apparence, les noms, l'adresse, marquent sur dossier le statut de subalterne et d'illégitime qui est assigné aux noir.e.s. Encore une fois, les noir.e.s *restent noir.e.s*, qu'importe leur genre. Et puisque le racisme est un rapport social, face à cette hypervisibilité négative pour les populations afros, cisgenres ou trans, je précise d'emblée qu'il ne saurait être question d'invisibilité absolue pour les blancs : quand ils et elles transitionnent, prennent des hormones ou modifient leur état civil, il peut s'agir pour eux d'une *invisibilité en tant que trans*, mais d'une *hyper visibilité comme blancs*, ce qui apporte protection, légitimité, inclusion dans l'imaginaire national et sur le marché du travail, à des niveaux variables en fonction de la classe sociale. Prenons toujours garde à ne pas renforcer la (fausse) neutralité à laquelle prétend la blanchité. Sans avoir besoin de recourir à une formulation explicite, cette dernière marque les corps de ceux qu'elle inclut dans ses frontières symboliques, politiques et économiques. Elle s'annonce silencieusement, mais reste opérante pour signifier qui peut marcher dans la rue sans craindre des contrôles de police, et qui ne peut réclamer ce droit. Ainsi, en contexte trans, lorsqu'un blanc est identifié comme sujet transgressant l'ordre des sexes, la transphobie atténue sa visibilité comme blanc ; le *passing* en revanche lui redonne une relative ou pleine jouissance de la blanchité, en fonction là encore de sa classe sociale. Pour les noirs, ne pas être perçu comme trans va simplement changer la nature de l'hypervisibilité attribuable au fait d'être noir.

Au-delà des groupes sociaux noirs, il est donc possible, à partir de la condition des hommes trans noirs, de repenser plus généralement ce qu'on entend par la catégorie sociale « hommes » dans un ouvrage qui assume une posture matérialiste. Il me semble que l'un des défis politiques des temps à venir est de bâtir des politiques de coalition, au-delà des questions trans. Or, en France, un ensemble

d'acteurs (hommes et femmes politiques, militantes féministes et de gauche, journalistes, universitaires...) ont rendu, chacun à leur façon, la question de l'émancipation des femmes indissociable du projet politique raciste et libéral. Il est alors urgent de défaire les liens entre les logiques sécuritaires et éminemment racistes qui se cachent derrière la « cause des femmes » et celle des homosexuels. Les questions trans ne font pas encore l'objet d'un tel investissement, mais on peut craindre que ça devienne le cas dans le futur. Quoi qu'il en soit, ces logiques sécuritaires et racistes prennent pour cible principale la figure de l'homme non blanc, l'homme musulman, l'homme noir, l'homme de banlieue, l'homme migrant, ennemi intérieur par excellence.

Comment le mouvement trans peut-il alors contourner ce piège ? Avant d'y répondre, j'ai tout de même envie de mentionner qu'un lectorat déjà convaincu de la nécessité et de la légitimité de combattre la transphobie n'a pas besoin que l'on s'étende sur les écueils des mouvements sociaux, notamment communistes, qui peinent à comprendre l'oppression trans ou à lui accorder une quelconque importance. Il y aurait évidemment des choses à dire sur la manière dont le matérialisme dont on se revendique ici peut être utilisé contre les luttes trans, au motif que celles-ci ne seraient pas prioritaires, ou qu'elles n'auraient qu'une dimension identitaire et narcissique, parce qu'une grande place y est faite au « vécu ». S'y limiter conduit certes à des impasses politiques. En revanche, c'est un point de départ légitime dans un contexte d'extrême minorisation sociale couplée à une faible importance numérique — point très important. Le genre est un élément indépassable du rapport au monde et il structure les rapports sociaux. Comment donc s'étonner que passer socialement de l'un à l'autre devienne une expérience qui amène à se recentrer sur soi, à se construire une légitimité donnée nulle part, quand cela implique autant le corps et sa matérialité, et que, point crucial, le corps politique constitué

en rapport avec l'expérience n'est pas donné d'emblée (l'usine, la rue, le quartier, la communauté, l'appartenance à un sexe reconnu comme existant et éternel, etc.)¹⁵ Encore une fois. on parle d'une population extrêmement minoritaire numériquement. Ce dernier point d'ailleurs, plutôt que d'être compris par de nombreux matérialistes comme un élément accentuant la vulnérabilité des trans dans leur quotidien, mais aussi en politique face aux assauts du néolibéralisme, va être utilisé contre elles et eux. En effet, ceux qui rêvent encore de « Grand soir », même sans le dire ainsi, font parfois preuve de mépris envers ces « petites luttes » de gens peu nombreux qui ne correspondent pas à l'image du mouvement de masse tant désiré, ni n'incarnent la figure d'Épinal du prétendu « sujet révolutionnaire ». Les trans, comme d'autres opprimés, sont donc parfois appelés à « dépasser » leurs petites histoires d'oppression trans et à comprendre les « vrais problèmes ». Il est évident que ma critique des écueils identitaires ou identitaristes des luttes trans n'est pas un appel à désertier le front de luttes autonomes trans. Il s'agit en revanche de penser comment les connecter à des enjeux qui vont au-delà de la transphobie, mais qui y restent pourtant liés, bien que de très loin en apparence parfois.

Ainsi, éviter le piège d'une collusion entre les intérêts des luttes trans et les politiques racistes peut prendre les formes suivantes : refuser de suivre la voix des mouvements féministes qui, soit par défense d'intérêts blancs et bourgeois s'alignent sur les politiques

15. Je ne dis pas que les prolétaires, les non blancs ou les femmes sont automatiquement constituées comme des sujets politiques et donc qu'il n'y aurait rien à construire pour devenir des forces à même de défendre leurs intérêts. En revanche ce que je veux dire c'est que la forme des oppressions citées ici donnent parfois un terrain de lutte immédiat (l'usine, le lieu de travail plus généralement, le quartier) ou une reconnaissance immédiate par des pairs avec qui la socialisation est quotidienne (le fait de se reconnaître – en lien avec une assignation – comme appartenant à telle communauté, ou comme appartenant au sexe dit féminin). Bien sûr, tous les prolétaires ne sont pas anticapitalistes, tous les non blancs ne sont pas antiracistes/anti-impérialistes, toutes les femmes ne sont pas antisexistes. Donc encore une fois, il ne s'agit pas d'idéaliser les conditions du devenir de ces groupes sociaux en sujets politiques. Simplement, je veux attirer l'attention sur le fait que l'oppression trans, dans sa forme et le faible nombre qu'elle implique, pose d'autres défis à la constitution des trans en sujets politiques.

du capital et de l'État, soit même en revendiquant des postures anti-capitalistes, libertaires, refusent de comprendre les oppressions des hommes non blancs; comprendre la dimension raciste de l'ordre policier et refuser de n'en avoir une lecture qu'en termes de classe et/ou de « répression du mouvement social »; redonner une centralité aux luttes contre la prison.

Une approche matérialiste des questions trans ne s'y limite évidemment pas, mais je mentionnais ici ce qui permettrait en particulier d'éviter de nourrir le pendant trans du fémonationalisme et de l'homonationalisme. De façon plus large, se saisir d'une version du matérialisme qui ne se construit pas contre les trans mais peut au contraire leur servir, met à jour les racines économiques de la transphobie, et donc aide à comprendre que, loin d'être une simple question de préjugés, l'oppression trans sert les impératifs du capitalisme. Le capitalisme est un mode de production reposant sur une division sexuée, donc les personnes qui transitionnent sont en transgression non seulement sur le plan de la morale sexuelle, mais aussi sur le plan économique. Voilà pourquoi c'est l'impossibilité de trouver du travail salarié qui guette la plupart d'entre elles et que beaucoup de trans, particulièrement non blancs et non blanches, se retrouvent dans les économies parallèles criminalisées : prostitution (en particulier pour les femmes trans non blanches) et vente de drogue (pour les hommes trans non blancs, ce qui les rapproche de la condition des hommes non blancs cisgenres) ¹⁶.

En fin de compte cette lecture de la transphobie offre de nouvelles pistes pour penser l'exploitation en général, ce qui permet de faire des ponts avec le mouvement social, mais aucunement au prix de renoncements aussi bien à une forme d'autonomie d'organisation trans qu'aux cultures et identités trans qui permettent tant

16. Queer & Trans Révolutionnaires, « À quoi peut nous servir une approche matérialiste des questions queer et trans (non blanches)? », septembre 2017, URL : <https://qtresistance.wordpress.com/2017/09/14/a-quoi-peut-nous-servir-une-approche-materialiste-des-questions-queer-et-trans-non-blanches/>.

bien que mal d'habiter ce monde « en attendant la Révolution »...

Joao Gabriel est militant panafricain. Il tient un blog (*Le blog de Joao*) dans lequel il traite des questions relatives au colonialisme, à l'histoire et aux luttes contemporaines des populations africaines et afrodescendantes. Il est investi également dans une réflexion sur les questions de genre, et réfléchit à la place des minorités de genre et de sexualité dans les luttes pour en finir avec l'eurocentrisme.

A propos des Editions Also :

On diffuse des brochures qu'on trouve pertinentes. On serait contentes de discuter avec toi. Si tu as envie de nous faire des retours, si tu veux échanger avec nous ou que tu cherches une brochure, contacte nous par mail :

editionalso@riseup.net

Pour retrouver toutes nos brochures, clique sur le lien dans notre bio twitter :

[@EditionsALSO](https://twitter.com/EditionsALSO)